

L'ORANIE EN 1873 : IMPRESSIONS D'UN VOYAGE À ORAN, DE JEAN-JULES CLAMAGERAN

Retrouvées par Christian Graille

La distance entre Alger et Oran, par le chemin de fer, est de 420 kilomètres qu'on parcourt en 17 heures. Les énormes cactus qui hérissent les abords du Château Neuf et le beau palmier du jardin de la Préfecture donnent en effet à Oran un caractère plus africain.

Située au fond d'une baie, la ville s'élève sur les deux côtés d'un ravin qui en forme le centre ; des hauteurs fortifiées la dominent. Une jolie promenade disposée avec hardiesse, et presque à pic, sur les bords de la mer à deux pas du théâtre offre une grande ressource à la société oranaise.

Ce qui domine dans la ville, ce qui saisit dès qu'on y entre, ce qui reste dans les mémoires comme trait essentiel de sa physionomie après un certain séjour, c'est le mouvement commercial, le développement de l'activité pratique dans tous les sens, la fièvre des affaires. Du point de vue de l'économiste, Oran rivalise avec Alger et tend à la dépasser. Le nombre de navires qui chargent et déchargent dans le port augmente de jour en jour, les maisons de commerce se multiplient et s'agrandissent, les constructions

habitants, en 1872 elle s'est élevée au chiffre de 40 015 : c'est un accroissement de

quarante-huit pour cent ; elle doublera en 25 ans si la même proportion se maintient. Ce résultat est dû en grande partie au voisinage de l'Espagne si cruellement déchirée par la guerre civile.

L'élément français ne représente qu'un dixième de la population totale (10 043 habitants) ; l'importance de l'élément espagnol est bien supérieure (16 064 habitants).

la population quelle que soit l'origine des immigrants n'en est pas moins un symptôme de prospérité ; elle met en évidence les ressources de notre colonie car ce sont ces ressources qui attirent et retiennent les étrangers.

Oran a deux ports, un de commerce qui touche la ville et un port de guerre qui en est distant de huit kilomètres.

Une activité débordante...



Un port en pleine expansion...



s'étendent, les faubourgs deviennent partie intégrante de la cité. La population en 1860 était de 26 910

climats chauds, moins mécontents de leur sort se laissent devancer par les Espagnols ; mais l'accroissement rapide de

Ce dernier s'appelle Mers-El-Kébir. Pour s'y rendre, on se dirige vers le nord ouest, on contourne la Montagne de Santa Cruz par une route taillée dans le roc puis on longe la plage laissant sur la gauche les jolis villages de Sainte-Clotilde et de Saint-André. Mers-El-Kébir est adossé aux falaises d'un petit promontoire qui précède le cap Falcon. En face, de l'autre côté de la baie se dresse le djebel Karkhar ou montagne des lions. Au retour, on peut prendre sur la droite près du village de Sainte Clotilde un sentier escarpé qui conduit, après une heure d'ascension, au fort de Santa Cruz. On monte au milieu de plantes fleuries et de buissons épineux ; peu à peu la route d'en bas et la grève disparaissent : on est comme suspendu au-dessus de la mer qui semble tout à la fois se rapprocher et s'étendre. Une brèche naturelle ouverte entre deux massifs de rochers marque le sommet.

Quelques pas encore et l'on découvre la ville d'Oran qui se replie sur elle-même au fond d'un creux et dans le lointain, à l'Orient, au bout d'une longue ligne de

Route de Mers-el-Kébir...



falaises qui s'empourprent au coucher du soleil, la Montagne aux lions.

La richesse du sol des environs d'Oran est merveilleuse. L'eau manque souvent à la surface mais on la trouve sans trop de peine à une certaine profondeur et on la fait monter au moyen de norias. Les Beys d'Oran avaient autrefois une jolie résidence d'été dans un endroit appelé Misserghin à quinze kilomètres d'Oran sur la route de Tlemcen. Le gouvernement français établit d'abord un camp. Puis en 1842, il transforma en pépinière le jardin de la ville mauresque. Enfin, en 1851, il céda la pépinière et ses dépendances au Père Abram pour la fondation d'un orphelinat.

Cet orphelinat est très bien tenu et habilement dirigé ; il contenait quand je l'ai visité cent trente garçons mais l'installation actuelle en comporterait un nombre plus considérable. La plupart des pensionnaires sont indigènes. Quelques-uns ont été recueillis parmi les Arabes dans des circonstances vraiment tragiques à la suite de l'horrible disette qui décima les tribus en 1867. Toutes les conditions d'hygiène sont réunies dans cet établissement : propreté des bâtiments, voisinage des arbres, cours spacieuses, pureté de l'air et de l'eau. Aussi les enfants ont une mine excellente. Leur physionomie

vive et gaie fait plaisir à voir.

Combien d'enfants de la Métropole qui languissent dans nos asiles trouveraient à Misserghin le milieu qui leur convient !

L'emploi du temps est réglé de façon très convenable : trois heures d'école, huit heures de travaux manuels qui ne sont pas tous agricoles. Il y a des ateliers de forgerons, de charbons, de menuisiers, de tanneurs, de cordonniers, de confectionneurs d'habits et d'autres encore.

Un asile de vieillards est annexé à l'orphelinat de garçons. Un peu plus loin, des sœurs tiennent un orphelinat de filles et un asile pour les femmes parvenues à l'extrême vieillesse.

L'ancienne pépinière a été conservée, perfectionnée, agrandie. Des milliers de plantes sont vendues chaque année. Le verger et le potager produisent des fruits et des légumes superbes qui alimentent le marché d'Oran. Les orangers et les citronniers cultivés principalement pour leurs fleurs sont distillés sur place, croissent avec une

vigueur peu commune. De beaux platanes, des thuyas, quelques palmiers récemment plantés, des eucalyptus succèdent ou se mêlent aux orangers et aux citronniers ; les vignes couvrent plusieurs hectares et donnent de bonnes récoltes. De gros caroubiers dressent au milieu des rocs leur dôme de verdure, des aubépines énormes embaument l'air du parfum de leurs fleurs, des vignes sauvages serpentent à

travers les arbres et les buissons, les genêts et les jasmins jaunes parsèment d'or les pentes abruptes, les lentisques pointillés de rouge sur un fond vert forment des groupes nombreux.

La plaine des Andalouses s'étend au nord de Misserghin de l'autre côté du djebel Murdjadjo sur une longueur de douze à quinze kilomètres. Elle décrit un demi-cercle autour d'une baie comprise entre le cap Falcon et le cap Lindlès. C'est là, dit-on, que débarquèrent les premières victimes de l'édit de 1610 condamnant à l'exil les Maures d'Espagne. Deux communes y ont été constituées depuis l'occupation française, celle d'Aïn-El-Turck au nord-est, et celle de Bou-Sfer au nord-ouest. Ces communes comprennent aujourd'hui une population de 3 600 habitants, parmi lesquels se trouve environ un millier d'Européens. Une route d'une vingtaine de kilomètres carrossable quoique bien rude et bien étroite met Bou-Sfer et Aïn-El-Turck

Misserghin et ses palmiers



en communication avec Oran.

Je fis, avec un jeune officier d'artillerie avec qui j'avais lié connaissance, la route à cheval ; nous suivîmes jusqu'à Saint-André la route de Mers-El-Kébir. Là, on quitte la plage et l'on commence à s'élever sur les hauteurs du djebel Murdjadjo. La montagne qu'on traverse est aride et dépouillée d'arbres. À la descente, on retrouve la mer qu'on avait perdue de vue pendant quelque

IMPRESSIONS D'UN VOYAGE À ORAN

temps. Une corniche sinueuse bordée d'aloès en guise de parapet vous porte en bas et alors on peut galoper à l'aise le long des champs qui se déroulent au loin, couverts de magnifiques céréales.

La ferme où nous étions attendus se trouvait à l'extrémité occidentale de la plaine des Andalouses. Le propriétaire nous fit visiter une partie de son domaine (qui appartenait autrefois à une compagnie d'actionnaires dissoute). Il se compose de trois mille hectares distribués de la manière la plus heureuse, situé sur les deux versants d'une montagne peu élevée et en rase campagne le long d'une plage de sable fin. L'abondance des eaux qui descendent de la montagne permet d'irriguer la plaine sans norias ; la plage accessible aux petites barques qu'on appelle balancelles facilite le transport des Andalouses à Oran. La

région montagneuse est coupée par des ravins où se plaisent les légumes et les arbres fruitiers. Dans ses parties les plus

mieux faire pour donner une idée de sa fertilité que de la comparer à la fameuse vallée de Grenade. La hauteur

et la vigueur des blés et des avoines que le vent faisait onduler promettaient déjà d'opulentes moissons bien que le mois d'avril fût à peine commencé. On sentait qu'il suffirait d'un petit nombre de semaines pour achever de les mûrir. Au milieu de ces vastes champs, un palmier isolé s'élève et sert de point de repère. La maison d'habitation est construite sur les ruines encore visibles d'une villa antique ; une allée de bananiers la protège contre les ardeurs

excessives du soleil et conduit au bord de la mer.

Le domaine des Andalouses, trop étendu pour un seul homme, se morcellera tôt ou tard. Entièrement défriché, il pourra donner l'aisance à quelques centaines de familles laborieuses.



*Oran vu des hauteurs de
Mers-el-Kebir*

incultes, elles forment des plantes textiles et de l'herbe pour les bestiaux. Quant à la région plate, cultivée par des travailleurs espagnols, je ne saurais